

LE QUÉÂTRE DE JEUNES-TALENTS

LE QUÉÂTRE EST UNE REVUE D'ESTHÉTIQUE DONT LE NOM EST UN HYBRIDE DE QUESTION ET THÉÂTRE. UNIVERSALITÉ ET SCIENCE INFUSE.

L'ÂGE DE LA MUSIQUE

LA MUSIQUE A-T-ELLE UN ÂGE ? LE TALENT PEUT-IL ÊTRE JEUNE ? DE NOS TEMPS, TOUT CE QUI SE RÉCLAME DU NOUVEAU, DE LA JEUNESSE EXPRIME L'OBSOLÈTE, LE VIEUX, LE DISPARU. POURTANT CETTE SIGNIFICATION A ELLE AUSSI TENDANCE À S'ÉMOUSSER À VIVE CADENCE VERS L'ABSENCE DE PROPRIÉTÉS DE JEUNESSE, DE VIEILLESSE, OU DE QUOI QUE CE SOIT. CE QUI DEVIENT INTÉRESSANT. NE PLUS RIEN SAVOIR DE LA MUSIQUE ET DE SES CONDITIONS DE POSSIBILITÉ, ICI OU AILLEURS, LAISSE TOUT IMAGINER — JUSQU'À L'ÉVENTUALITÉ D'UN... ÂGE DE LA MUSIQUE !

De même que nous appelons biologie la représentation de ce qui est vivant, nous pouvons appliquer le terme de technologie à la description et à l'organisation complète de l'étant dominé par l'essence de la technique. M. Heidegger, Questions 1 (conférence de 1957 identité et différence), Gallimard 1968, page 286.

Jeunes Talents est une association parisienne qui fait jouer de jeunes instrumentistes, interprètes de la musique dite classique. Le moins qu'on puisse dire est que ces musiciens sont des travailleurs acharnés. Il est presque inimaginable d'estimer le temps et les efforts que les prouesses techniques auxquelles ils se contraignent peuvent avoir requis ; on préfère ne pas y penser, pour ne pas gâcher le plaisir qu'il y a à entendre le son de leurs instruments résonner dans l'air où nous sommes présents, et celui de goûter l'ineffable dextérité que tant d'heures d'exercice et tant d'heureuse vivacité encore si proche de celle de l'enfance, porte à nos oreilles ébahies. Cependant un horrible sentiment, au fil des nombreux concerts auxquels nous avons assistés, n'a cessé de nous gagner. Ces interprétations souvent très brillantes ont eu à coeur d'écouter les enregistrements des grandes prédécesseurs, et d'en produire une synthèse. Tel sentiment de celui-ci, tel toucher de celui-là, avec en tête une seule et unique perspective, évidemment induite par le professorat : la perfection, envisagée sous la lumière « classique » de l'amélioration progressive, de la subsumption d'acquis dont le sentiment n'est pas moins une notion technique, finalement et quoi qu'on en dise, que les autres. Jamais une telle catastrophe n'aurait pu se produire sans

l'enregistrement. Des instrumentistes n'auraient pu, sans lui, qu'entendre l'art de leur maître et évoluer depuis celui-ci. Ces musiciens sont donc avant toute chose le résultat de l'industrie phonographique et cela à plus d'un titre.

L'enregistrement n'a pas seulement détruit l'emploi d'instrumentiste, il a aussi anéanti l'évolution de la musique telle qu'on la comprenait — pour y substituer, ou plutôt pour mettre en pleine lumière une destinée qui fut toujours présente dans l'histoire de la musique et qui ne se révèle qu'avec lui. La transcription musicale ne s'est prodiguée, depuis la partition jusqu'à l'inscription audiotique, que dans l'horizon d'une volonté tenace et constante d'extermination de toute musique. Il est bien vain de vouloir le nier, et encore plus de vouloir pallier ce cheminement par des expédients et des paroles d'espoir. Seul importe de comprendre ce parcours et d'en deviner, peut-être, la direction, et le passage vers... qu'il sous-entend.

La démarche, d'une assiduité désespérée, des jeunes talents vers la perfection interprétative (finalement la perfection du disque rejoignant indéfiniment la même chose au même moment, mais jamais entendue deux fois pareil) fait préférer toute sorte de malversations grotesques, reprises de parti-

tion classique par la variété française ou internationale, à cette tentative si dynamiquement mortifère et effrayante de rendre une partition avec la dernière exactitude technico-sensitive terminale. Pour cela il n'y a que la cocaïne, dont la présence se fait sentir, qu'ils en prennent ou non, chez ces interprètes soumis à des conditions que seul un remontant suprême comme la cocaïne permet d'affronter.

Nous parlons ici comme ailleurs depuis notre ignorance avec un cran qui ne se démontera pas. Sans doute chacun de ces interprètes a-t-il, nous n'en doutons pas, sa couleur bien à lui et qui va évoluer ; mais les instruments aussi ont leur couleur, et le temps qui les fait vieillir les transforme aussi et nous disons : au delà des épaules levées et du scandale qui se récrie, quelle différence entre un instrument et un instrumentiste, aujourd'hui, sinon de degré ? Qu'on y pense, à un moment où le tout-technique entre dans sa pleine et totale domination.

Nous parlons depuis notre impression de certains audiogrammes ahurissants, le Messie par Scherchen de 1954, Yves Nat, la Judith triomphants parue chez Naïve et beaucoup d'autres ou la partition vole en éclats sous les coups de la foi, de la passion, de l'audace et trouve à restituer la musique du musi-

cienn avant qu'elle ait touché le papier.

Toutes sortes de diableries absurdes valent mieux que des kilomètres de crinrins ordinaires et qui, sonnante juste pourtant, sont si faux. Au moins les interprètes de Jeunes Talents, par leur carrière énergique, foncent avec détermination dans le mur.

La question quéâtrale centrale demeure : qu'est-ce qui, dans la musique, l'a porté vers l'extinction de ce qui s'éteint en elle définitivement, et pour la naissance de quoi ? Quelle est cette volonté et que veut-elle ?

Car au delà de cette abolition, dans un nouveau départ, la musique est un inconnu qui, loin de faire table rase de son

expérience, va l'apercevoir sous une tout autre lumière. Quelle sera-t-elle ?

Nous ne savons pas répondre à ces questions qui nous évoquent un chaos de partitions, de micros, de doigts et de corde, de notes, de fréquences, bruits et chants mêlés, dansant dans un tourbillon vertigineux. Quelle fête ce sera que la musique, défaite de tout ce qui a collaboré à son premier âge, alors !

Nous tenons à remercier chaleureusement l'association Jeunes-Talents sans laquelle nous n'aurions sans doute jamais aperçu ce paysage musical, cet aperçu nous le devons aux courageuses recherches et aux incroyables prouesses des organisateurs et des musiciens.

BOBO ?

Dès que nous pénétrons (par « effraction » pour employer le langage des dermatologues au moindre bobo) dans un quelconque domaine, danse, théâtre, journalisme, philosophie, etc. nous sommes accueillis à boulets levés (ou est-ce à boucliers rouges ?) aux cris de : « Vous n'y connaissez rien, dehors ! » encore faut-il que l'on nous aperçoive, car le plus simple reste de nous ignorer.

Car tout dépend désormais des mille et un détails de chaque spécialité. Aussitôt dites, nos propositions « extérieures » ne peuvent ressembler qu'à des délires d'ignorants, nos critiques à des banalités réfutées dès l'origine : nous sommes risibles, inexistantes, importuns — ridicules. Ce qui tombe mal à une époque où tant de têtes creuses s'estiment soudain, parce qu'elles ont vu des documentaires et lu des articles de presse sur tout, spécialistes en n'im- porte quoi. Nous ne sommes

spécialistes en rien. On s'habitue. Pour nous ces comportements typiquement corporatifs — et leur correspondance chez les groupies, soulignent les travers de l'ornière, de la coutume érigée en fondation inébranlable, de l'habitude sans laquelle tout s'effondre. La sclérose. D'autant plus que les résultats économiques sont plus brillants en période d'hécatombe, rien ne rapporte comme le commerce funéraire.

Il en ira sans doute ainsi de même avec notre approche de la musique classique : oui, nous ne savons guère pratiquer un instrument, pas trop déchiffrer une partition, avons des notions touristiques de l'histoire de la musique et de ses interprètes — et pourtant, sans même nous contenter d'une critique d'aficionados qu'on nous passerait, nous voulons dire comment l'orchestre devrait se diriger ! C'est à ne pas croire de présomption — mais nous



(SUITE PAGE 2)

BOBO ? (SUITE)

assumons ce rôle ingrat, en butte à toutes les avanies car pour nous la musique classique comme le reste vit sur ses acquis qu'elle épuise et n'entend pas faire autre chose, et surtout quand elle fait le coup de la « jeunesse », ce gag éculé.

Nos remarques ont l'inconvénient de donner du pied dans un château de cartes où chacun à ses petites affaires bien réglées de toute éternité. Cela ne nous regarde pas, nos cartes à nous sont « à jouer » et n'ont pas d'édifice un tant soit peu stable, qu'on le veuille ou non.

Sans aspirer à la métaphysique, il nous semble que le défaut d'ensemble, l'impossibilité d'une vue globale, aujourd'hui facilement évincée sous prétexte de lutte anti-totalitaire, est un vice entretenu par la surspécification de tous les domaines. Quand on ne sait plus comment penser les choses, on les fragmente et on s'occupe des débris un par un. Ça ne permet pas de penser davantage, mais l'activité se déploie et même d'autant plus efficacement — il n'y a plus, de là, à « penser » plus loin, ni penser tout court, juste faire des additions. Et comme les machines sont désormais là pour ça, il n'y a plus rien à faire et l'on peut aller gâcher ce qui reste à bousiller. Poissons des rivières, animaux des forêts, monde de la création. Les bêtes nous sont égales; la création, moins : c'est ici que nous attendons ceux que tous les domaines séparés vont avoir

à subir bien plus salement que nous : le véritable amateur bien taré, qui en remontera sur son propre terrain à l'érudit de service, qui en prendra pour son latin.

Oui, car nous sommes une terrible avant-garde : derrière nous c'est la masse des imbéciles qui se précipite en sachant tout et en voulant tout régenter à sa manière. Ils sont déjà là. Comment leur résister ?

En étant un art, une pratique d'une autre dimension et pas un magasin qui racole de la clientèle avec les vieux accessoires. Sur ce terrain du commerce les idiots en sauront toujours plus que tout le monde.

Si on prêtait (mais nous rêvons) un peu d'attention à ce que nous disons, on en retirerait peut-être quelque chose... (osons le mot) d'insubmersible ! En tout cas nous nos réflexions nous enrichissent, c'est déjà ça. Et nous ne faisons que des efforts très relatifs pour les partager.

Pourquoi pas vous ? On n'écrit jamais seul, autant pétri d'isolement soit-on. Le lecteur est toujours déjà là, qui lit, dans le même monde que soi !

Le logotype de jeunes-talents, représentant un violon sortant de la terre d'un pot, exprime très exactement ce qui s'accomplit : faire germer des instruments pour les replanter dans la pleine terre de la muséographie musicale, où la performance n'est autre que sportive. Une culture industrielle. Il faudra faire germer autre chose.

TÉLÉPHONÉ

Tous les concerts et les spectacles s'achevant par applaudissements à tout rompre et invariables rappels... On n'a jamais vécu une période d'excellence comme celle-là ! À ce train, à quel degré de perfection va-t-on parvenir ? ...Aucun. Ça plafonne dans la convention bouffie de satisfaction, la réplétion — c'est l'estomac qui fait un tabac.

Pour nous, notre rupture avec le public est consommée. Nous ne frappons pas nos mains l'une dans l'autre. Ce claquement tant attendu par le spectateur, non pas pour manifester son appréciation, mais pour donner sa réplique, jouer son rôle dans un spectacle téléphoné où il estime avoir sa part à jouer, est un geste peu estimable. Répondre à de suaves har-

monies par ce bruit convenu gâche tout. D'ailleurs aussitôt le manège effectué dans les règles, ce public d'automates disparaît sans plus y penser, en route pour d'autres conventions à représenter avec autant d'enthousiasme volatile. Sans doute cette fausse note, cette nullité du public ne sont pas à l'honneur des interprètes eux-mêmes, qui en reçoivent l'« hommage » sans arrière-pensée. Il est difficile de leur en vouloir — mais c'est aussi juste « ce dont ils sont dignes ».

Nous nous contentons de saluer de la tête et de sourire aux exécutants, plus ou moins chaleureusement. Des spectacles s'achevant par des silences recueillis et tranquilles devront venir.

HANSON



Ai-je spécialement aimé, ai-je trouvé admirable ou belle l'interprétation du deuxième quatuor de Bartók par la formation d'Anton Hanson ? Je n'en sais rien. Mais ce qui m'a frappé en comparaison des deux versions que je connais (Vegh et celle d'un coffret Hungaroton) c'est la rupture très insouciant, prime-sautière, d'avec la musique d'avant Bartók, cette charnière inouïe qui n'a basculé sur... rien ! Les choses vraiment extraordinaires n'ont pas de succession.

Paradoxalement, vu d'une distance très lointaine dans le temps, nous sommes du même âge que les chrétiens des catacombes. Ainsi de jeunes esprits soudain ne peuvent plus concevoir que Bartók et Mozart ne soient pas de la même époque. Les deux compositeurs s'en trouvent vivifiés — jusqu'au « scandale » que des harmonies si étranges l'une à l'autre peut encore, presque un siècle après, risiblement susciter. Au près d'un public, il est vrai, que les instrumentistes observent et jugent bien plus que l'inverse. C'est elle l'assistance, qui est mauvaise ou bonne désormais. Jeunes-talents, vieux-publics !

Mais ce n'est pas une affaire de modernité, ni même de postmodernité, mais d'une

post-histoire. Ce qui frappe, épouvante dans le quatuor 2 (de loin le plus déconcertant des six), c'est justement que, par des voies fort différentes, Bartók soit de la musique du même temps que Mozart.

Qu'importe que m'aient plu ou non ces interprétations — et qu'est-ce que mon opinion pourrait bien suggérer, aujourd'hui qu'elles sont toutes nulles et que tout le monde en a aussi facilement ? Le programme du 30 mai à Soubise a été très instructif et pour une fois très « jeune », dans le bon sens du terme, c'est à dire qu'il a rappelé à la vivacité (l'écoute des deux quatuors de Mozart, à dix ans d'écart, m'a démontré que chez lui la précocité fut tout. Idée banale sans doute, mais qui se révéla pour moi, nouvellement sensible à ce musicien dont j'avais trop entendu d'opéras télévisuels). Qu'importe aussi que ces techniciens spécialisés qu'on entend chez Jeunes-Talents aient toute l'arrogance que leur a procurée bien du labeur (chose nuisible à l'originalité), et dont ils se sentent orgueilleusement nantis pour faire la bonne carrière, se prenant, en plus, comme Anton Hanson, pour des génies, prenant la voix qu'ils relaient pour la leur,

parfois, même s'ils sont surtout si désireux de respecter la lettre des compositeurs. Ils oublient que la perfection en matière d'exécution muséographique (leur fonction) est le visage de la mort, aussi pimpante (et justement !) ne manque-t-elle pas d'être, dans son arrêt définitif. Les choses véritablement vivantes sont petites, hésitantes, inquiètes, timides. Elles s'essaient, loin du triomphe des choses accomplies et... révoquées déjà.

Mais il est tant mieux que ces musiciens aient tant de fierté, tant de vanité, on ne les y encouragera jamais assez : ils ne savent pas jusqu'où cet orgueil téméraire (toujours trop peu chez l'humain, qui ne sera jamais assez tyrannique) les portera peut-être; qu'ils y aillent ! On n'attend que ça.

LE QUÉÂTRE

le quéâtre est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

GRATUIT FRANCE 2015 - VII



9 782372 210812